

Lundi 13 juin 2016

Après Hiroshima, « Un Code moral à l'âge atomique »

Jean-Marie Muller*

L'Autrichien Günther Anders (1902-1992) est considéré comme « le » philosophe de l'ère atomique. « La stupeur, écrira-t-il en 1982, dans laquelle m'avait plongé la fameuse nouvelle radiodiffusée du 6 août 1945, je n'ai pas pu, durant de nombreuses années, la surmonter ou m'en défaire par la parole ¹. » Ce n'est qu'au début des années 1950 qu'il réussit à coucher sur le papier quelques phrases. « Mais, précise-t-il, ce que j'ai pu alors rassembler (...) était à peine plus que la confession de mon incapacité, non : de notre incapacité à seulement nous représenter ce que « nous » avions là mis en place ou produit ² ». C'est seulement les jours plus tard qu'il comprend que « la possibilité d'un recommencement de Hiroshima et de Nagasaki, reposait justement sur ce décalage entre notre capacité de représenter et notre capacité de produire ³ ».

L'aveuglement à l'apocalypse

Les hommes sont incapables de se représenter que les armes nucléaires qu'ils ont produites ont introduit dans l'histoire non seulement la possibilité mais la probabilité de la destruction technologique de l'humanité.

1 Günther Anders, *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008, p. 36.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.* p. 37.

Anders crée alors l'expression d'« aveuglement à l'apocalypse ⁴ ». Ainsi la capacité des hommes de faire et de détruire excède infiniment leur capacité de représentation. Il fallait précisément le caractère proprement inimaginable de la tuerie exterminatrice programmée pour que les hommes ne puissent y prêter attention. Comment imaginer ce que représentent réellement des millions de morts, des millions de meurtres, des millions de crimes ? À la lettre, une telle monstruosité dépasse l'entendement, tellement elle passe les bornes de l'imagination. Par son immensité, une telle destructivité est aveuglante. On ne la voit pas. La possibilité d'un tel désastre reste abstraite et se situe au-delà du bien et du mal. Ce qui est impensable apparaît impossible.

Et pourtant, plus que jamais, l'impératif moral demeure pour les hommes lucides : « Il me semble, écrit Anders, que notre époque n'est pas moins que toute autre tenue *de mettre sur le tapis les critères de l'exigible moralement*, de ce qu'en elle on *devrait* en réalité faire ou s'abstenir de faire ⁵. » La catastrophe de Hiroshima fait peser sur le monde la menace d'une apocalypse provoquée par nous-mêmes. « Ce qui est arrivé est arrivé de manière irrévocable ; et ceci pour la bonne raison que le même événement pourra de toute éternité être voulu à nouveau et provoqué à nouveau ⁶. » Par leur seule existence, sans même exploser, les armes nucléaires dotées d'un pouvoir de destruction apocalyptique et maintenues prêtes à un usage immédiat portent atteinte à l'humanité de tous ceux qui s'accommodent de ce crime contre la civilisation. Elles transforment les fondements mêmes de notre existence morale. Elles accablent l'existence morale des peuples. La possibilité de l'apocalypse est notre œuvre et chacun de nous doit prendre

4 *Ibid.*, p. 41.

5 *Ibid.*, p. 40.

6 *Ibid.*, p. 94.

conscience de cette responsabilité et de cette culpabilité partagée. Mais nous ne saurions nous y résigner : un tel scandale appelle notre révolte.

Selon Anders, l'humanité doit se doter d'un « Code moral à l'âge atomique » qui puisse formuler des exigences morales fondamentales. « La honte d'aujourd'hui : la honte de ce que des hommes *ont pu* faire à d'autres hommes ; la honte aussi, donc, de ce qu'ils peuvent *encore aujourd'hui* se faire, donc aussi de ce que nous pouvons nous faire les uns aux autres, donc la honte d'être *aussi* un homme ⁷. » Cette honte doit être assumée par chacun d'entre nous.

La bombe n'est pas un « moyen »

Toute morale repose sur l'articulation de la fin et des moyens. Or, la bombe atomique ne saurait être considérée comme un « moyen ». « L'effet de la bombe est plus grand que n'importe quelle fin concevable, car cette fin sera nécessairement détruite par son effet. » Par conséquent, l'une des maximes du « Code moral à l'âge atomique » devrait être : « On ne me fera pas croire que la bombe est un moyen. Puisqu'elle n'est pas un moyen identique aux millions de moyens qui constituent notre monde, *on ne peut permettre qu'elle soit fabriquée* ⁸. » Ainsi l'homme raisonnable doit avoir pour principe de récuser toutes les discussions qui portent sur « l'utilité » de la bombe nucléaire. Toute discussion doit être centrée sur son immoralité absolue. « Étant donné que les effets des « armes », c'est-à-dire des prétendus moyens, entraîneraient l'extinction de tout but possible, il n'existe pas de but que tu serais en droit d'exposer ou de propager en tant que raison pour justifier l'utilisation d'armes atomiques ⁹. »

7 *Ibid.*, p. 155.

8 *Ibid.*, p. 328-329.

9 *Ibid.*, p. 89.

Le citoyen responsable ne saurait abandonner la décision de posséder la bombe au champ de compétence des politiciens et des militaires. Cela le concerne en premier lieu. « Chacun de nous, insiste Anders, a le droit et le devoir d'élever la voix en signe d'avertissement. Toi aussi ¹⁰. » Face à l'enjeu essentiellement moral de la bombe, chacun de nous est compétent. Chacun de nous est responsable. Il doit dénoncer l'incompétence morale, qui devient une incompétence politique, de ceux qui fabriquent la bombe. Et il ne faut pas s'y tromper, l'option morale du désarmement est éminemment politique alors que l'option militaire de l'armement est idéologique.

Le « Code moral à l'âge atomique » exige donc de tout être humain qu'il s'oppose absolument à la possession de la bombe atomique par la nation à laquelle il appartient. S'il est citoyen d'un État doté, c'est pour lui une exigence morale impérative de s'employer à exiger le désarmement nucléaire unilatéral de son pays ici et maintenant. Certes, l'élimination mondiale des armes nucléaires doit être notre visée, mais notre décision de faire la grève de la bombe doit être immédiate et totale. Le refus de la bombe est un choix moral existentiel qui donne sens à la vie. Il ne dépend en rien de la décision des autres. L'homme raisonnable doit faire la grève de la fabrication et de la possession de la bombe - à savoir refuser toute collaboration à la production et au maintien de moyens de destruction massive - sans attendre que les autres se décident à se mettre en grève.

Que le désarmement mondial ait lieu dans un an, dans 10 ans ou dans 30 ans – pour autant qu'il n'ait jamais lieu – n'est pas pour moi aujourd'hui la bonne question. À aucun moment, je ne saurais envisager le seul choix du désarmement multilatéral dès lors qu'il implique par lui-même l'acceptation temporaire de la possession de la bombe et donc de sa possible utilisation.

Ce serait m'enfermer dans une contradiction éthique insurmontable que de vouloir maintenir l'armement national dans l'attente improbable du désarmement mondial. J'aurais beau dire, de fait, je consentirais à l'apocalypse. S'accommoder de la bombe, c'est être « frappé de cécité de l'âme ¹¹ » qui s'apparente directement à une forme de démission – Anders parle encore de « paresse face à l'apocalypse ¹² ». Refuser de se désarmer unilatéralement, ce n'est pas commettre une erreur stratégique mais une faute morale.

Une faute contre l'esprit.

D'aucuns, peut-être, penseront que ces jugements sont d'une sévérité excessive, mais comment faire preuve de tolérance face au caractère absolument intolérable de l'apocalypse ? La dureté de l'intransigeance dont fait preuve Anders est à la mesure du scandale qu'il ressent.

Cependant, l'histoire n'est pas une fatalité et l'espérance reste possible.

* Philosophe et écrivain, Jean-Marie Muller est notamment l'auteur de *Libérer la France des armes nucléaires, La préméditation d'un crime contre l'humanité*, Chronique sociale, 2014.

Site personnel : www.jean-marie-muller.f

11 *Ibid.*, p. 94.

12 *Ibid.*, p. 42.